— Je voudrais qu'il en fût ainsi, Raoul. Mais ces pots et ces herbes ne me disent rien de bon. Quand on fait un sacrifice à une naïade, ou à une divinité quelconque, on se contente d'une coupe d'eau et d'un mot ou deux. Mais ici, une malice infernale agit. Voici le point de départ de la maladie qui ronge nos soldats, et force le roi Louis à lever demain son camp. Je comprends maintenant le mystère : ce bassin est le récipient des fontaines de la ville; et les liqueurs que ces scélérats y versent sont le poison subtil qui va s'insinuer dans nos veines.

— Horreur ! dit le jeune sire, en reculant d'un pas. Précipitons-nous sur ces coquins, et massacrions-les sans pitié.

— Votre idée est bonne, Raoul. La trappe, que ce misérable a laissée ouverte, nous donnerait, je pense, un passage facile. Mais je me doute que ces profondeurs pourraient bien recéler un piège. Avec des Grecs, on ne saurait jamais prendre assez de précautions.

— En attendant, dit Raoul impatienté, la mort coule dans le sang de nos malheureux compagnons. Voyez-vous, Cuthbert, avec quelle hâte ce vieux démon fait ce mélange ? et avec quelle rapidité ses deux aides les versent dans la citerne ? Oh ! songez donc que le moindre retard peut coûter la vie à plus d'un de nos braves.

— Et vous, Raoul, voyez-vous dans le fond de cet antre cette masse noire qui se remue ? Ce peut être l'avant-garde de toute une armée. En vous jetant donc témérairement dans le péril, vous y gagneriez la mort, sans retrancher une goutte de ce poison.

Le nouveau venu ployait, pour ainsi dire, sous le poids d'un paquet d'herbes, qu'il déposa sur la table. Une odeur virulente remplit l'air aussitôt. Mais les yeux de Raoul s'étaient fixés sur la figure de ce personnage, et n'avaient pas eu de peine à en reconnaître les traits.

— Celui-ci, dit-il à l'oreille de son ami, est déjà de mes connaissances. Nous nous sommes vus sur les bords de la rivière; ma vie a été entre ses mains, et il n'a pas tenu qu'à lui qu'elle ne me fût ôtée. Nous avons donc un compte à régler ensemble. Laissez-moi, Cuthbert, tenter un coup de fortune. J'ai mes petites ressources par devers moi. Tenez-vous là tranquille, et attendez. Seulement, criez quand vous entendrez ma voix, et que ce soit du plus creux de votre poitrine.

Cela dit, et sans écouter un mot d'observation, le jeune chevalier sort du corridor sans bruit. Cuthbert n'eut que quatre ou cinq minutes à attendre. Il voit d'abord rouler un cadavre sanglant, c'était celui de l'ivrogne qui venait de se réveiller, et qu'un coup d'épée avait envoyé jôir du dernier sommeil, pendant qu'un coup de pied le faisait glisser le long de l'escalier. En ce moment, un cri se fit entendre; et, Cuthbert y répondant de toute l'énergie de ses poumons, les échos s'en multiplièrent à l'infini, sous ces sombres arceaux. Puis, profitant de la stupeur où cet événement plonge les ennemis, notre brave adolescent s'élance sur eux, frappe vigoureusement le vieil empoisonneur, blesse les deux autres, et met

la main sur le quatrième, sur celui qu'il appelait sa vieille connaissance.

— Tout cela est fait de main de maître, se dit à lui-même le vieux Cuthbert, vraiment glorieux de la valeur et de l'habileté de son disciple. Je dis que pas un de ces fiers seigneurs ne serait dans le cas de rendre de pareils services. En deux jours, cet honnête enfant aura sauvé deux fois l'armée : c'est une gloire que les plus nobles guerriers pourraient lui envier. Et vous verrez que personne ne lui en saura gré. N'y a-t-il déjà pas dix, vingt chevaliers pour lui disputer la découverte du gué ? O faveur des rois ! ô vanité humaine !

Cuthbert s'empresse de se rendre auprès de son ami, et allait achever les blessés, quand Raoul l'arrêta.

— Contentez-vous de vous assurer d'eux, Cuthbert; le premier point est de les tenir sous notre main, et le second est de tirer d'eux tous les éclaircissements que nous pourrons. Passez-moi, je vous prie, cette corde, que j'assujettisse ma vieille connaissance, avant de régler mon compte avec elle. Quant à ce vil empoisonneur, je crois qu'il n'est pas très-loin de rendre son dernier soupir.

— Les Grecs ont la vie plus dure que cela, Raoul : ce cruel sorcier a encore son âme tout entière dans son corps, comme disait jadis de lui-même le roi Saül. Nous ne ferons pas mal de les lier tous, en attendant que nous ayons décidé ce que nous en devons faire.

Un coup de sifflet partit aussitôt, et fit tressaillir nos deux héros. Le plus étrange de l'affaire, c'est qu'il ne leur était pas possible de savoir d'où il était sortit. Raoul opina que c'était de la gorge du renégat, et Cuthbert en accusait le vieil empoisonneur. Ils attendirent quel en serait l'effet; mais, rien ne se faisant voir ni entendre, ils continuèrent leur opération.

— Maintenant, dit Cuthbert, ce que nous avons à faire me paraît très-clair. L'un de nous va garder ces mécréants à vue, et l'autre ira au camp donner avis de la découverte.

— Comme vous voudrez, Cuthbert. Allez donc; moi je reste ici.

— Non, Raoul; c'est vous qui irez; moi je resterai.

— Voilà ce à quoi je ne consentirai jamais. S'il y a du danger, je suis aussi bon que vous pour le courir.

— Ecoutez-moi, cher enfant et soyez raisonnable. Vous avez déjà sauvé l'armée une fois, et personne ne paraît vous en tenir compte. Eh bien ! je veux que, cette fois-ci, nul ne puisse vous en disputer l'honneur. Quand le roi Louis, ou quelqu'un des siens, aura vu les choses telles que les voici, ces cinq empoisonneurs, ces herbes fétides, ces mélanges suspects, ces liqueurs âcres et corrosives, je présume qu'il se rendra à l'évidence. Je veux que toute l'armée sache à qui elle doit son salut.

— Or, c'est à vous qu'elle le doit, Cuthbert : car je n'y voyais goutte.

— C'est à vous, Raoul; car c'est vous qui avez attaqué ces démons : sans quoi ils seraient encore debout.